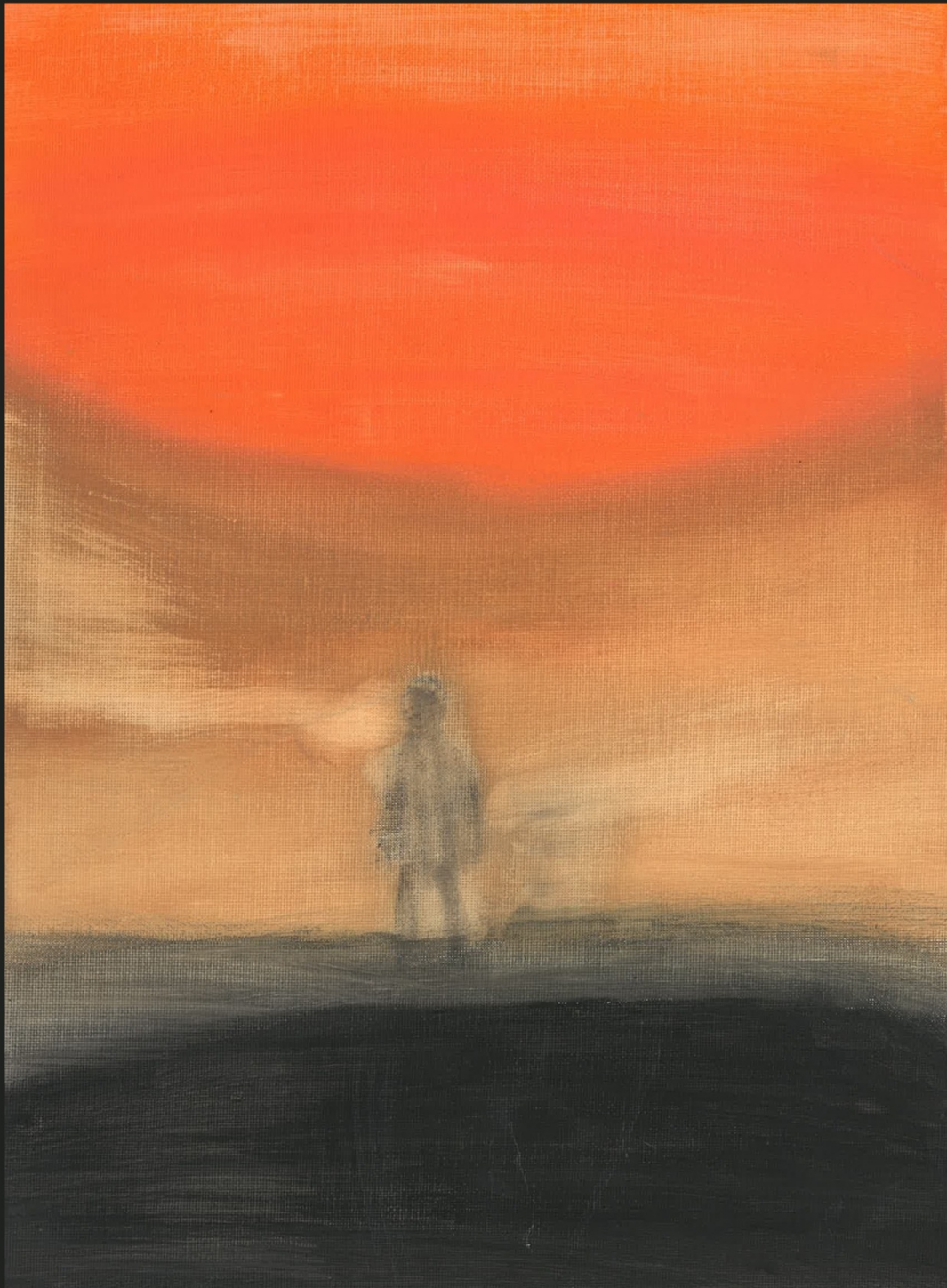


Matroushka

SOUS LA PORTE



Matroushka

Sous la porte

© Matroushka, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9536-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Lélya, Madison, Ted, Pascal et Adrien.

Illustration : Adrien Grangier

*Il n'y a rien de plus précieux en ce monde que le sentiment d'exister pour
quelqu'un.*

V. Hugo

« Et si... »

Chapitre 1

(Alexis)

— Bonjour, Alexis, je suis le docteur Salsky. Je te souhaite la bienvenue parmi nous au grand hôpital de Lausanne. L'opération s'est bien déroulée. Nous avons pu utiliser de la colle pour diminuer le nombre de points de suture et pour améliorer l'étanchéité au niveau de la gaine nerveuse de ton poignet. Il te faudra entreprendre de la rééducation afin de récupérer tes capacités. La physiothérapie et l'ergothérapie ne sont donc pas à négliger pour retrouver ta mobilité, ainsi que ta perception du toucher.

Je peinais à regarder le médecin, mes paupières retombaient plus facilement qu'elles ne restaient ouvertes. Par moments, je captais certains mots qu'il débitait, mais dans la globalité je n'entendais que des bourdonnements. Je me siégeai là, dans une grande salle, lumineusement bleutée, où la température était glaciale. Ma rangée contenait une dizaine de lits, dont la moitié étaient occupés. Sur ma droite, une petite fille, peut-être de dix ans, donnait l'impression d'être en quête de réconfort à la façon qu'elle avait de sourire sans cesse à tout le monde, ainsi qu'à ses yeux qui sondaient désespérément un ancrage oculaire qui, loin de la houle de la peur, lui servirait de rivage. Sur ma gauche était installé un grand-père qui respirait péniblement. Une éternité s'écoula avant qu'il ne reprît son souffle, il avait l'air de côtoyer la mort entre chaque respiration. Tout ce beau monde avait une gueule fatiguée et désemparée, j'en déduisis que la mienne ne faisait pas exception. Le docteur avait haussé le ton afin que mon attention lui revînt.

— Mais que s'est-il passé pour que je me retrouve à l'hôpital avec une telle blessure ? lui demandai-je avec une certaine appréhension de connaître la vérité.

— C'est assurément normal que tu te sentes confus en ne sachant plus vraiment où tu te situes après ce que tu as vécu. La vérité, la voici : tu as tenté de t'ôter la vie par sectionnement dans le cabinet de ta thérapeute. À la suite de cet événement, nous avons dû programmer en urgence des mesures d'accompagnement. Tes journées seront structurées par diverses activités. Tu auras la possibilité de voir ton coach quand tu le souhaites, tu auras un suivi tous

les jours avec une psychiatre. Ils t'apporteront du soutien durant ta convalescence. Je t'aviserais de ton programme ces prochaines heures, il y a beaucoup d'informations en même temps, ne te tracasse pas si tu ne te remémores plus le planning, nous te guiderons au fur et à mesure.

— Quoi ? Comment ? Ce n'est pas possible, il doit y avoir une erreur, Docteur !

Ce médecin demeurait là, debout, avec sa blouse blanche et d'un calme pareil à un lac gelé. Cette immense asperge me donnait envie de le gifler. Il avait l'apparence d'un acteur, il était grand et mince, un beau gars aux cheveux bruns bien coiffés. Il avait un grain de peau hors du commun, un peu comme un poupon de cire. Il m'observait pourtant avec beaucoup de compassion, mais moi, je voulais seulement le gifler pour qu'il contemple ailleurs et qu'il me laisse tranquille avec ses conneries de psy. Les souvenirs de ma tentative de suicide commençaient à me revenir en mémoire par fragments. Je me souvenais du sentiment de délivrance éprouvé au moment où la peau se sépare en deux après la tranchée de la lame de rasoir, et du sang qui coulait, emportant avec lui sur le sol ma vie merdique. J'en avais la boule au ventre, d'avoir échoué. Cette colère, que je connaissais un peu trop, se ressentait jusqu'aux plus petites cellules de mon corps. Je bouillonnais et j'étais frustré de voir que j'étais à nouveau parmi mes problèmes, en particulier celui d'être encore en vie.

— Cet après-midi, vous rencontrerez la doctoresse, elle vous accompagnera et vous aidera pendant votre séjour en résidence protégée. Sur ce, je vous laisse vous reposer avant l'arrivée de vos parents.

Une fois dans ma chambre, je lorgnai furieusement mon poignet bandé qui me narguait d'avoir été soigné. Peu importe leur résidence protégée, peu importe tout ce qu'ils auraient à me proposer, et ce qu'ils avaient déjà organisé, je n'en avais absolument rien à foutre. Ce dont j'avais besoin là, tout de suite, c'était de retourner chez moi. Enfin, chez moi, c'est une appellation que je n'avais toujours pas réussi à définir : la pièce que j'occupais depuis quelques mois mesurait douze mètres carrés, sur la centaine de mètres carrés que mesurait la maison de mon ami. Il me louait gratuitement cette petite forme géométrique. Ce mec était un vrai, un ami qui avait toujours été là quand j'étais au plus bas dans ma vie. Il était d'une autre génération, d'une génération où l'on pouvait se fier aux paroles des gens. Il appartenait à ces personnes qui ne souffraient pas de timidité face à l'existence, il osait vivre sa vie comme il l'avait décidé. Moi, j'essayais de vivre ma mort sans y arriver.

Je m'aidai de mon bras et de ma main droite, vaillante, pour me hisser sur mon lit étroit en métal, de façon à être assis. Je vis au fond de ma chambre des gens que je ne connaissais malheureusement que trop bien, des gens dont j'avais honte, des gens que je méprisais au plus profond de moi pour ce qu'ils représentaient. J'espérai en vain qu'ils disparaîtraient dans la peinture blanchâtre de cette chambre d'hôpital aux lampes mal fixées. Accolée à la seule fenêtre de la pièce, se trouvait une petite table en bois sur laquelle il y avait un pot de fleurs, comme si les fleurs avaient un pouvoir d'illusion de gaieté dans cette putain de vie. J'aurais préféré leur arracher ces couleurs au semblant d'espoir.

— Mon petit cœur, bonjour mon petit cœur, marmonna la femme hideuse qui portait autour de son cou la croix du Christ.

Cette opportuniste laiteuse était ma génitrice. Cette mère était le genre de bonne femme à provoquer des cauchemars en plein jour. On ne pouvait pas déclarer qu'elle était gâtée par la nature et, pour couronner le tout, elle était dotée d'une méchanceté innée. J'avais compris dans mon enfance qu'elle se cachait derrière Dieu pour se donner un genre de bonne épouse et de bonne mère de famille, mais que c'était tout sauf une femme pieuse. Ma mère et mon père avaient su me montrer le chemin du brasier de la terre et rien d'autre. Cette vie qu'ils m'avaient imposée me hantait où que je sois. Ce que ma mère représentait pour moi était pire qu'un goût d'amertume en bouche, pire que l'amiante, ça ressemblait à une chose qui s'était infiltrée dans mon cerveau, puis dans mes poumons, afin de pourrir mon intérieur jusqu'à mon dernier souffle. Ma mère était cet être qui voulait me condamner dans une moiteur éternelle.

— Tu veux quoi, la vieille ? C'est quoi votre problème à tous les deux, vous n'avez pas fini de me bousiller la vie ! explosai-je avec une grande colère.

— Alexis, arrête, tu dis des sottises. Nous faisons de notre mieux. Nous n'avons plus rien touché depuis trois mois. Nous allons même deux fois par semaine discuter avec notre groupe d'alcooliques anonymes.

— Pfff, foutaises ! Durant toute mon enfance et toute ma jeunesse, vous ne répétiez que ça : « cette fois, c'est la dernière ». Vous êtes qu'une bande d'assassins et de bons menteurs. Maintenant, partez, je suis fatigué.

Elle s'avança vers moi pour me saluer, puis fit demi-tour pour prendre mon père par le bras. Ils partirent sans insister et sans se retourner. Ils étaient maigres, leurs cheveux gras luisaient, les habits qu'ils portaient étaient souvent, comme aujourd'hui, recouverts de taches douteuses aux senteurs peu légères et fleuries.

Une heure après que mes parents furent partis, j’entendis quelqu’un frapper à la porte de ma chambre et s’annoncer.

— Monsieur Cahier, puis-je entrer ?

— Oui.

— Bonjour, Alexis, je suis doctoresse en psychiatrie.

Mécontent qu’elle fut ici, je ne répondis rien. Elle continua sur sa lancée pour m’informer qu’elle aidait les personnes qui souffraient de dépendances et troubles liés aux traumatismes de l’enfance. Elle me questionna sur mon humeur du jour.

— Il y a eu pire comme journée dans ma vie.

— Je prends note que c’est une journée positive, annonça-t-elle en ayant une intonation aiguë sur la fin de sa phrase.

Ça me donnait des haut-le-cœur, je ne supportais plus les gens qui se conféraient un air heureux et intéressé. Elle poursuivit son petit discours en m’informant que, dès demain, ils me transporteraient à la résidence « Les marmottes » sur les hauts de Montreux et que nous nous verrions tous les jours durant mon séjour.

— Je vous dis donc à demain, me lança-t-elle vigoureusement.

— Ouais, c’est ça, à demain.

Je sentais qu’elle allait vite me gonfler celle-ci. Encore une psy qui allait faire semblant de me comprendre, qui me donnerait des cachets pour aller mieux, et auprès de qui je devrais faire semblant pour la réconforter dans son orgueil d’avoir déniché un remède à la pauvre âme égarée que je représentais. Il fallait que je trouve une solution pour échapper à ce calvaire de programme et me réfugier au plus vite dans le néant, le seul endroit tranquille qui méritait une visite.

Je vis un verre rempli d’eau sur la table à côté du pot de fleurs, je le pris, vidai l’eau dans la terre des fleurs, puis j’enroulai le verre dans la nappe bleue qui servait à cacher un petit trou dans la table. La dernière de mes priorités était de combler leur manque de réparation. Je le lançai à terre afin qu’il se casse sans bruit. Je n’eus plus qu’à débiller mon trésor pour ramasser un des bouts de verre cassé sur le sol. Je retournai m’asseoir sur mon lit. Ce bout de verre avait une valeur inestimable à mes yeux, c’était mon ticket pour un moment d’apaisement.

Je le tins fermement entre le pouce et l'index, je commençai mon bien-être un peu plus bas que le coude et au-dessus du bandage de mon échec.

Je pressai le verre sur ma peau et dès que je sentis la pression qu'il fallait, je fis glisser d'un prompt geste le bout de verre tranchant afin qu'il sectionnât une belle tranchée. J'admirai le sang couler et je ressentis assez vite une délivrance. C'est vrai que la cisaille était douloureuse, mais c'était une souffrance brève qui laissait place soudainement à un bien-être qui m'était fondamental. Je continuai ainsi à me couper sur la surface non exposée à la bande. Malheureusement, le pansement devint vite rouge pourpre. Je fermai les yeux et j'appréciai ce moment de plénitude jusqu'à l'instant où je tournai la tête en direction de la porte. Mes yeux se posèrent sur une dame qui venait d'entrer dans ma chambre en hurlant. C'était une infirmière, tout affolée, qui me parlait trop rapidement pour que je saisisse un seul mot. Je ne compris pas tout de suite ses gestes emphatiques et ses phrases incohérentes. Elle poussait des petits cris qui s'apparentaient plutôt à des sifflements, semblables à un asthmatique en crise. Sa voix très basse et rocailleuse me faisait penser à celle d'un homme. J'estimai qu'elle avait la fin de la cinquantaine, et elle était vraiment terrifiée, ses yeux braqués sur moi, sur mon soulagement. L'infirmière avait réussi à ameuter tout le quartier du bloc E.

Bravo Madame ! pensai-je en moi-même, vous ne pouviez pas mieux faire pour me ramener à la réalité !

On me soigna rapidement et on m'emmena directement en séjour sécurisé. J'avais le grand privilège d'être escorté par le docteur Salsky en ambulance jusqu'à ma nouvelle chambre qui se situait dans la ville de Chailly, où il vérifia à deux fois, et ce, dans les moindres recoins, qu'il n'y eût rien de tranchant ou de compromettant avec lequel j'aurais pu me soulager un peu. Cette pièce sans rideaux aux fenêtres, sans tableaux aux murs, sans vase, donc sans fleurs, serait ma nouvelle demeure. Je découvrais que les fleurs avaient bel et bien leur importance lorsqu'il n'y avait pas d'autre attrait que les façades fades qui promouvaient ce lieu infâme et surveillé, mis à disposition des fous, pour préserver la civilisation de l'univers des aliénés.

À dix-neuf heures trente, une infirmière m'emmena dans le bureau de la psychiatre, localisé à l'étage en dessous. Il y avait un long couloir étroit à traverser à partir de ma chambre, puis, au fond de celui-ci, un escalier d'une quinzaine de marches à emprunter. Son cabinet se situait là, derrière la première porte à droite.